

RÉGIS DEBRAY

de l'Académie Goncourt

**MODERNES
CATACOMBES**

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

ÉLOGES, *recueil d'articles*, Gallimard, 1986.

LOUÉS SOIENT NOS SEIGNEURS. Une éducation politique, *trilogie* « Le temps d'apprendre à vivre », II, Gallimard, 1996 (« Folio », n° 3051, 2000).

PAR AMOUR DE L'ART. Une éducation intellectuelle, *trilogie* « Le temps d'apprendre à vivre », III, Gallimard, 1998 (« Folio », n° 3352, 2000).

CONTRETEMPS. Éloges des idéaux perdus, Gallimard, 1992 (« Folio Actuel », n° 31).

CROIRE, VOIR, FAIRE, *recueil d'articles*, Odile Jacob, 1999.

SHANGHAI, DERNIÈRES NOUVELLES. La mort d'Albert Londres, *Arléa*, 1999.

L'ÉDIT DE CARACALLA OU PLAIDOYER POUR DES ÉTATS-UNIS D'OCCIDENT, par Xavier de C***, *Fayard*, 2002.

LE SIÈCLE ET LA RÈGLE. Une correspondance avec le frère Gilles-Dominique, o.p., *Fayard*, 2004 (prix François Mauriac).

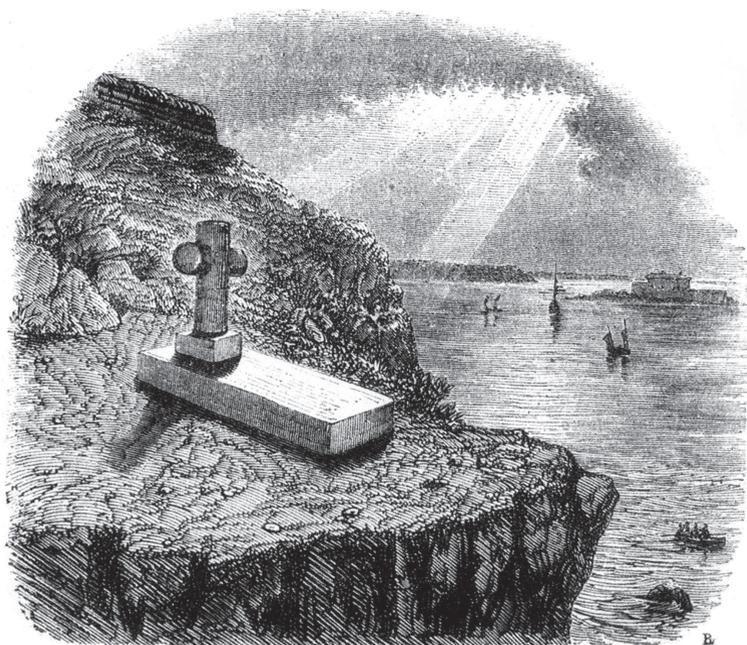
SUR LE PONT D'AVIGNON, *Flammarion*, « Café Voltaire », 2005.

AVEUGLANTES LUMIÈRES. Journal en clair-obscur, *Gallimard*, 2006.

UN CANDIDE EN TERRE SAINTE, *Gallimard*, 2008.

DÉGAGEMENTS, *Gallimard*, 2010.

MODERNES CATACOMBES



Tombeau de Chateaubriand sur l'île du Grand-Bé
(*L'illustration*, juillet 1848)

RÉGIS DEBRAY

de l'Académie Goncourt

MODERNES
CATACOMBES

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2013.*

Pourquoi ai-je survécu au siècle et aux hommes à qui j'appartenais par la date de ma vie ? Pourquoi ne suis-je pas tombé avec mes contemporains, les derniers d'une race épuisée ? Pourquoi suis-je demeuré seul à chercher leurs os dans les ténèbres et la poussière d'une catacombe remplie ? Je me décourage de durer.

CHATEAUBRIAND,
Mémoires d'outre-tombe.

Parmi toutes les questions aussi saugrenues qu'inévitables auxquelles un écrivain, fût-il d'occasion, se voit tenu de répondre au débotté, la plus cocasse est sans doute « à quoi sert la littérature ? ». Elle m'a toujours laissé sans voix. Servir à quoi ? À décrypter l'actualité ? Les sciences humaines seraient de meilleur recours. À nous expliquer le monde ? Mieux vaut se tourner vers les sciences dures. À redonner de la profondeur au présent ? Les historiens sont mieux placés. À faire parler les morts ? C'est le rôle des quimboiseurs, sorciers et conteurs de la tradition orale, grâce à qui il y a, comme dit le proverbe africain, plus de bavards dans les cimetières que dans les salles de classe. Pas plus qu'un chef d'orchestre ne met fin à une guerre de cent ans avec la Neuvième Symphonie — Barenboïm lui-même s'en défend — ou qu'un peintre ne change le monde avec une nature morte, admettons gaiement le fait que la lutte avec et pour les mots ne sert pas plus la vérité que la justice. L'empire du Bien aurait même intérêt à s'en passer, tant le roman comme la poésie excellent à

brouiller les cartes, et nos certitudes. Ce sont les machines qui servent à quelque chose. Et si la joie silencieuse que procure un ouvrage qu'on peut qualifier de littéraire a une valeur, c'est bien de nous offrir, comme disait Gracq, « un refuge contre tout le machinal du monde ». Les mystérieux et tant vantés « pouvoirs de la littérature » ne seraient-ils pas tout simplement ceux du réveille-matin ? N'est-ce pas le libre jeu d'une écriture à la première personne qui, parfois, nous tire de l'assoupissement grégaire — somnolence intérieure affectant en particulier les énervés et les hyperactifs —, vers quoi nous font glisser les « éléments de langage » droit sortis des gaufriers du jour (politique, morale, économie, publicité) ? Là serait peut-être la seule fonction de quelque utilité imputable au dépaysement affectif, asocial, clandestin, sinon scabreux qui nous saisit dès qu'un message écrit nous communique une émotion indépendante de l'idée ou de l'info par lui véhiculées, assimilable par là même à l'émotion musicale. À quoi tient l'excitant « musique » ? Sans doute à l'impondérable d'un ébranlement sous-cutané. Ce qui, en définitive, fait frontière entre le domaine intellectuel, où le déodorant incite au poncif, où les mots ne touchent aucun système nerveux, et le domaine littéraire, où le corps et le sang d'un auteur font acte de présence, plus qu'une manière de connaître, c'est une manière d'être. L'intellectuel explique, l'écrivain incarne.

C'est de cette souveraine faculté qu'à l'art littéraire de court-circuiter bienséances et partis pris que traitent, par divers biais, polémiques ou louangeurs, les articles, préfaces, interventions et conférences rassemblés dans ce recueil. La cueillette n'est pas le fruit du hasard. Pourquoi

interpeller ces écrivains-ci plutôt que d'autres ? D'où vient leur air de famille ? Certes pas de leurs idées ou de leurs engagements. En littérature, l'opinion ne fait pas critère. Ni d'on ne sait quelle école ou chapelle. Mais peut-être de l'accolade que fait une même époque, comme une grande ombre projetée sur la nôtre. Si ce dialogue critique porte les marques d'une génération française, la mienne, il témoigne plus sûrement d'une curiosité infinie pour celle qui l'a précédée. Quel autre point commun entre Gary, Gracq, Mauriac, Malraux, Cordier, Sartre... et de Gaulle — pourraient s'ajouter à la liste Aragon, Vailland et d'autres — sinon la guerre de 39-45, qu'ils l'aient faite, pressentie, vue, dirigée ou subie ? La clé générationnelle n'est pas un passe-partout, et toutes les générations se sentent déclassées, mais on admettra que ceux qui ont vécu la débâcle, l'exode, l'Occupation, les camps de prisonniers et les camps de concentration, la Résistance (et la tentative ensuite de remonter la pente à coups de beaux mensonges) forment une classe substantiellement à part. Avoir pu, chance ou malchance, travailler sur le sujet, et creuser l'os humain jusqu'à la moelle ne fait pas de tous ses membres des personnages hors-série, ni ne leur confère automatiquement un magistère intellectuel ou moral. Mais quand on a le sentiment que les années noires sont plus à même que d'autres de faire la lumière sur le plus intime du singe nu, on attend des témoins d'un sombre temps, plus vrai que nature, quelque chose comme un écho, une haleine, un reflet d'incendie. Ce on, soyons clair, c'est nous, le parti des plus de soixante ans. Nous n'avons pas été soldats (sauf, pour quelques-uns d'entre nous, en Algérie), ni connu de désastres collectifs,

mais nous sommes encore assez jeunes pour avoir pu monter dans le wagon de queue du train de l'histoire, avec une folle envie : interroger nos aînés, qui, par la force des choses, se tenaient sur les sièges avant. Pour savoir comment c'était, Goering dans les jardins du Luxembourg et Cocteau dans ceux de l'Institut allemand. La sélection à Dora et l'imprimerie clandestine des Lettres françaises. La capsule de cyanure des parachutés de 1942 et la tonte des femmes en 1944. Ceux et celles qui sont nés trop tard pour avoir souffert dans leur chair les tragédies du xx^e siècle, mais encore assez tôt pour vivre à l'ombre du mancenillier, forment une intergénération. Ce n'est pas notre faute si un sentiment saugrenu nous visite plus que de raison : celui du débiteur indélicat qui ne se pardonne pas de n'avoir pas payé sa dette. À tort ou à raison, beaucoup ressentent ce qu'il y a d'injuste ou de frivole ou de fallacieux ou d'insipide, bref d'inexcusable dans le fait d'avoir poussé, roses et grassouillet, dans la serre des Trente Glorieuses. On a beau faire des efforts pour se mettre à jour et en conformité avec le dernier cri, on se sent un peu frustré avec le genre d'écriture qui se dit elle-même au lieu de dire le monde, les autoportraits habillés en romans, et tant d'autres acrobaties verbales avec filet. Qu'on ne s'étonne pas si ces exilés de l'intérieur se tournent d'instinct vers un passé littéraire qui, pour eux du moins, ne passe pas, vers des fantômes peut-être démodés, mais dont je ne peux m'empêcher de penser qu'ils en savaient sur nous-mêmes plus que nous.

Le simple lecteur que je suis, qui aime vagabonder chez les grands auteurs, a remisé depuis longtemps toute ambition théorisante et prétention critique. Je ne puis

nier, cela dit, que je me sens lié à eux par un courant souterrain et profond, qu'on aurait pu appeler, jusqu'à ce matin, un caractère national. J'entends par là un monde en voie de disparition, celui des humanités où s'abreuvait la culture générale d'antan, et qui faisait comme un sang commun. Parmi les auteurs qui m'ont interpellé par-dessus les années, comme on se hèle d'une rive à l'autre quand la brume qui monte va rendre le passage difficile, bien peu ont mis formellement le feu au lac. Ce sont les plus classiques d'entre nos modernes, et non les plus avant-gardistes. Ils viennent d'un temps d'outre-tombe, d'avant les linguisteries et les sociologismes, où la musique importait, où écrire n'était pas rédiger. Celui qu'a envoyé aux catacombes d'un revers de main, avec *La Princesse de Clèves*, un young leader devenu ce président de la République joggant fièrement à Central Park, avec son tee-shirt « New York Police Department ». Celui où la Rue d'Ulm de Charles Péguy et le Sciences-Po d'André Siegfried n'avaient pas encore la business-school en point de mire. Mes haleurs furent ou sont, chacun à sa manière, des héritiers, et ce n'était pas à leurs yeux un gros mot. S'ils n'ont pas eu à composer, adolescents, des milliers de vers latins, comme Rimbaud, ils ont entendu parler, à l'école, des dactyles et des spondées. Ils ont récité sur l'estrade la Tristesse d'Olympio. Ils ont sagement disserté sur les Pensées de Pascal et sur *L'Idiot* de Dostoïevski. Ils étaient chez eux dans les pages roses du Petit Larousse. Certains en ont gardé l'indélébile estampille du ternaire, du drapé et d'un certain ronflant — par quoi André Breton rejoint Charles de Gaulle. Et tel auto-didacte, tel prof d'histoire-géo. D'autres ont brisé le moule

antique avec succès, mais en connaissance de cause. Pour le dire d'un mot : les écrivains de cette espèce fort compromise peuvent s'opposer en tout, mais ils ont en commun de savoir que Chateaubriand a existé, au point, pour l'un d'entre eux, Sartre, d'aller compisser sa tombe au Grand-Bé. Où le jet, aujourd'hui, ne frôlera plus la dalle que par inadvertance, faute de toilettes à proximité. Là, côté miction, est la vraie ligne de partage des eaux, entre les derniers des Abencérage et nos premiers Américains. Les temps nouveaux ne sont pas nuls, ils sont autres. Facebook, Google, grandes surfaces, Morituri te saluant. Les hommes de Cro-Magnon, hélas pour eux, ne meurent pas en un clin d'œil. Si j'étais entré plus avant dans le contemporain, j'aurais pris le temps et plaisir à évoquer un Pierre Michon ou un Jean Rouaud, sans oublier, pardon pour ce grand écart, Antoine Blondin et Michel Tournier, et je me suis étendu ailleurs sur le maître de ma jeunesse, Claude Simon. Autant dire qu'il restera aux Indiens survivants, en dehors de mon Panthéon, bien des mots à humer et des corps à flairer.

Nul n'est modeste de naissance. Se réjouir, cela s'apprend. On entre dans le théâtre de la vie en conspuant les comédiens, avec un brin de prétention, parce que siffler, c'est toujours se vanter. On en sort en les applaudissant parce qu'on a eu le temps d'explorer ses limites. Le jeune homme est en colère, le vieux dit merci. Si cette promenade à travers nos lettres modernes ne suit pas strictement l'ordre chronologique des parutions, qu'on ne s'étonne pas de nous la voir commencer par des ingratitude et finir en actions de grâce. Les deux sont des hommages.

SOMMAIRE

COUTEAUX

Sollers, le bel air du temps
Si loin de Foucault
André Breton : réponse à Jean Clair
La première gorgée de bière et ce qui s'ensuit
Autobiographe ? Jamais de la vie

JOURNAUX

Littérature et médias
Albert Londres, le totem
Jean Daniel au miroir
Fêter Lacouture
Mauriac, un chuchotis dans le mégaphone

TRÉTEAUX

« Nekrassov », *allegro* rigolo
Un théâtre « à point »
Mise en scène : restons modeste

CHAPEAU !

Ode à Romain Gary
Sartre le généreux
Gilles Perrault, le secret
La surprise Nourissier
Le mystère Fumaroli
Semprun en spirale
La longue survie des absents
Gracq géo-graphe

FLAMBEAUX

De Gaulle, requiem pour un alléluia
La folie Malraux
Au revoir, Madame de Sévigné
Le « moment » Nora

COUTEAUX

Sollers, le bel air du temps

La polémique ad hominem n'est pas mon fort, et on ne doit sortir son canif qu'à la dernière extrémité. Philippe Sollers, écrivain du premier rayon et critique d'exception, ayant tenu des propos fort peu amènes sur mon compte, je crus devoir monter sur mes grands chevaux, cédant ainsi à un malin génie corporatif. Depuis Le Lutrin de Boileau, la querelle héroïcomique entre gribouilleurs fait partie des rituels du métier. Il va de soi que nous avons repris depuis les meilleures relations. Son talent et sa personne l'exigent. Ainsi va et se perpétue la République des lettres.

« La médiologie, est-ce bien sérieux ? » demande Philippe Sollers, sans cacher la « commisération » que lui inspire, chez le soussigné, tant de tâtonnante médiocrité, de vie et de pensée. Question cruelle (ça s'appelle *L'Année du Tigre*), de la part d'un as du bref. D'autant que le médiocre a du goût pour le Sollers. Son côté

Marianne, 5-11 avril 1999.

lapin agile, jubilatoire et bon enfant ; la faconde du polisson à sarbacane, plus doué que la moyenne ; sa vivacité chuchoteuse et fureteuse, apte à trancher de tout, au culot, généreusement. On n'en a guère, en revanche, pour la querelle d'auteurs, brouhaha volatil et sans âge. Se voler dans les plumes fait partie des divertissements de la vie à la ferme, et nous sommes, vus de loin, la même volaille. De plus, la littérature à l'esbroufe (celle à l'estomac tenait encore un peu au ventre) a ses règles du jeu, qu'on n'enfreint pas impunément. Impossible d'argumenter sans aggraver son cas — le balourd s'attirant au finish l'uppercut du danseur sur le ring. Car le bon mot en retour est toujours le meilleur. Tout finir en chansons est plus qu'un art : une stratégie.

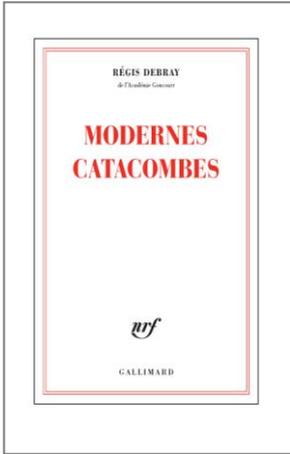
Quel labeur résiste aux *lazzi* ? Le romancier de *Notre-Dame de Paris* avait prévu la difficulté dans son fameux *Ceci tuera cela* : « Les petites choses viennent à bout des grandes, une dent triomphe d'une masse, le rat du Nil tue le crocodile » —, et la « petite phrase », la grosse thèse. C'est l'avantage de l'amuseur, dans la foire sur la place : virevolter sans produire ses raisons. On frappe mieux les esprits en deux mots qu'en cent, et le *less is more* est la loi de la polémique maximale comme de l'architecture minimale : idéal pour mettre les rieurs et les voyeurs de son côté. Faire long revient à faire le jeu du joueur, mais il se trouve que l'insubmersible bête médiatique intéresse ès qualités le médiologue. Et pas seulement pour son ubiquité dans les canaux et sa *maestria* en cuisine (provoc, zapping, tuning, et toutes les recettes maison). Si l'article défini est permis (« sur le Racine mort, le Campistron pullule »), le Sollers est

CHAPEAU !

Ode à Romain Gary	197
Sartre le généreux	202
Gilles Perrault, le secret	207
La surprise Nourissier	211
Le mystère Fumaroli	217
Semprun en spirale	223
La longue survie des absents	228
Gracq géo-graphe	232

FLAMBEAUX

De Gaulle, requiem pour un alléluia	247
La folie Malraux	271
Au revoir, Madame de Sévigné	281
Le « moment » Nora	297



Modernes catacombes Régis Debray

Cette édition électronique du livre
Modernes catacombes de Régis Debray
a été réalisée le 04 janvier 2013
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070139446 - Numéro d'édition : 247660).

Code Sodis : N54067 - ISBN : 9782072480225
Numéro d'édition : 247662.